

Dans un petit village de France, aux bords de la mer, vivaient deux jeunes orphelins, le frère et la sœur. Ils étaient indigents et habitaient ensemble une pauvre cabane. La sœur filait et faisait le ménage ; le frère allait à la pêche et attrapait souvent plus de fatigue que de poissons. Il avait été soldat pendant sept ans, et il était revenu au pays avec des galons de sous-officier au bras, mais pas un sou dans sa poche : quoiqu'il fut un garçon actif, intelligent, ambitieux et ne doutant jamais de sa bonne fortune. Avec toutes ces qualités et ces défauts, la vie modeste et tranquille du village ne pouvait lui convenir. Il rêvait la richesse, croyant comme tant d'autres qu'elle procure le bonheur.

Au bout de quelques mois, il se décida donc à laisser le pays et à aller chercher fortune au loin. Il avait entendu dire que bien des gens, partis pour les Indes, pauvres comme lui, en étaient revenus millionnaires ; que de simples soldats étaient devenus, dans ces pays encore à demi sauvages, généraux et ministres de la guerre. Cette perspective avait de quoi le séduire, et malgré les prières et les larmes de sa sœur, il partit.

Sans rien dire des ennuis et des dangers, après plusieurs mois de navigation, il arriva aux Indes ; il chercha, il courut, il s'informa et finit par apprendre que dans l'intérieur des terres, un petit souverain veut réorganiser son armée, et cherche, pour cet objet, un officier européen.

Voilà mon affaire, s'écria notre homme ; je serai officier, colonel, général.

Le soir même, il était en route pour aller offrir ses services au souverain dont il avait entendu raconté le projet.

Après avoir perdu plus d'une fois son chemin, et failli périr de chaleur et de faim, il arriva enfin à la capitale du royaume qu'on lui avait indiqué, et demande la demeure du roi. En traversant la ville, il est frappé de la quantité énorme de bossus qu'il rencontre sur son chemin ; bossus par derrière, bossus par devant, il y en avait de tous les âges, de toutes les conditions ; on ne voyait que bossus ; et notre homme était forcé de se dire : " Ah ça, est-ce que je suis ici dans le pays des chameaux ? " Arrivé à la porte du palais, il aperçoit des soldats qui étaient tous plus ou moins difformes.

— " Que voulez-vous, lui demande le chef du poste ?

— Parler au roi, répondit notre chercheur de fortune ; je suis officier, j'arrive d'Europe, et je viens offrir mes services à sa majesté.

— Veuillez vous tourner, Monsieur, lui dit-on.

— Me tourner et pourquoi ?

Pour voir votre dos ; mais vous n'avez pas de bosse ; vous pouvez vous en retourner ; le roi n'acceptera pas vos services. Ce que je vous dis, vous l'étonnez, et pourtant rien n'est plus vrai.

Notre roi est bossu et ne veut autour de lui que des bossus ; c'est pour cela que vous en avez tant vu dans la ville ; avec une bosse on peut espérer tout de lui ; sans bosse on obtient absolument rien. Vous n'avez donc qu'une chose à faire ; allez chez un médecin et demandez lui de vous rendre bossu. Ils ont des remèdes pour cela dans ce pays-ci, car il est plus facile de rendre un homme difforme que de le redresser. Une fois l'opération faite, revenez au palais et l'on vous recevra à bras ouverts, et je vous garantis que vous serez général avant six mois.

Notre garçon se retira l'oreille basse la fortune et le pouvoir c'était bien tentant, mais une bosse c'était dure.

Les habitants. — M. le curé, l'épreuve était sérieuse et la position critique.

M. le curé. — Oui mes amis mais vous allez voir comme l'amour des honneurs et des richesses fait faire des folies.

Ce pauvre garçon, poussé par l'ambition suivit le conseil qui venait de lui être donné, et il alla trouver un médecin prit des drogues, porta de lourds fardeaux, se disloqua les os, et fit si bien qu'au bout de quelques semaines il était difforme et jouissait d'une bosse à faire pâmer d'aise tous les rois bossus de la terre.

Les habitants. — Pauvre homme ! Il n'y en a pas beaucoup qui voudraient devenir riches et généraux à cette condition.

M. le Curé. — Plus que vous ne pensez mes amis. Mais voyons quel bénéfice il retire de ces sacrifices.

Dans un tel état, il se présente de nouveau au palais et demande une audience et l'obtient.

Je vous ai dit qu'il avait de l'intelligence : le roi n'en avait pas. Le pauvre souverain se laissa donc tromper à plaisir par le soi-disant officier européen et lui conféra d'emblée le titre de général en chef des ses armées ; il est vrai que ses armées ne se composaient que de quelques milliers d'hommes.

Voilà donc notre homme passé de sergent au commandement général, et de l'état de mandiant à celui de grand seigneur, ayant palais, équipages, valets, etc.

Cela dura quelques mois, mais la supercherie ne tarda pas à se découvrir. Le roi déclara la guerre à un prince voisin qui avait à la tête de ses troupes un véritable officier européen.

Notre pauvre général fut battu, comme on dit, à plate couture avec toute son armée, et redoutant le courroux du roi, il n'eut que le temps de s'enfuir au plus vite, n'emportant de ses grandeurs que les habits qu'il avait sur lui, et sa bosse, qui était venue la compagnie inséparable de son dos.

Il erra longtemps à l'aventure, réfléchissant sur l'instabilité des choses humaines, et finit par apprendre qu'à soixantes lieues de là dans un état

voisin, le roi était également à la recherche d'un officier d'Europe.

" Le ciel soit béni, s'écria notre homme, ce qu'il me lève d'une main il me le rend d'une autre ! " Et le voilà parti pour cette nouvelle aventure.

Cette fois, ce qui le frappa en parcourant la capitale du nouveau royaume, ce n'est plus le nombre de bossus, mais celui des borgnes ; il y en avait sur toutes les portes, à tous les bureaux et c'était une chose très rare que de voir un homme avec ses deux yeux. Au palais du roi, même histoire que chez son voisin. " Le roi est borgne lui dit-on, il ne veut que des borgnes à son service. Faites-vous crever un œil, et vous serez le bienvenu.

Les habitants. — Pour le coup, il ne sera pas assez gauche, pour se laisser prendre.

M. le curé. — Bien d'autres s'y laissent prendre tous les jours. Sans doute que c'était plus dur de perdre un œil volontairement que de gagner une bosse, notre pauvre garçon eut d'abord la tentation d'envoyer promener tous ses souverains estropiés et de s'en retourner en France, Gros Jean comme devont. Mais la misère était là qui le talonnait d'un côté, de l'autre l'ambition qui lui disait à l'oreille une foule de sottises et de promesses menteuses. Bref, il céda encore et se fit crever un œil, et se présenta devant le roi, qui lui fit un charmant accueil, l'accabla d'honneurs et de faveurs ; se croyant maître du monde entier pour commander ses troupes.

Cette fois encore, notre grand homme improvisé jouit pendant quelques temps de sa brillante position, malgré les soupirs que lui arrachaient souvent son œil perdu et sa bosse trop bien gagnée. Mais une défaite, une maladie, lui valut bientôt une nouvelle disgrâce. Le roi détrompé sur son compte, lui retira ses biens et ses titres, le renvoya de ses états, pauvre comme il y était entré ; et notre chercheur d'aventures se trouva encore une fois à la veille de mourrir de faim.

Je ne vous ennuyai pas mes bons amis, à vous raconter une troisième tentative qu'il fit et qui se termina comme les deux précédentes. Je vous dirai seulement que cette fois, dans l'espoir de s'insinuer dans les bonnes grâces d'un nègre, auquel il venait offrir ses services, il se fit teindre en noir de telle façon que sa peau en fut imprégnée toute entière et que toutes les brosses et tous les savons du monde n'y purent rien, jusqu'à la fin de ses jours.

Les habitants en pouffant de rire. — Monsieur le curé, cet homme ne méritait-il pas d'avoir des cornes ?

M. le Curé. — Lui et beaucoup d'autres, je vous assure. Mais poursuivons. Après cette troisième épreuve aussi infructueuse que les deux autres le malheureux perdit enfin courage et plutôt à la raison. Il comprit la folie de ses rêves et son ambition insou-